

Histoires de chemins de chèvres

Carnet de paroles en balade (Vrana)



Cie du Théâtre des Chemins

Histoires de chemins de chèvres

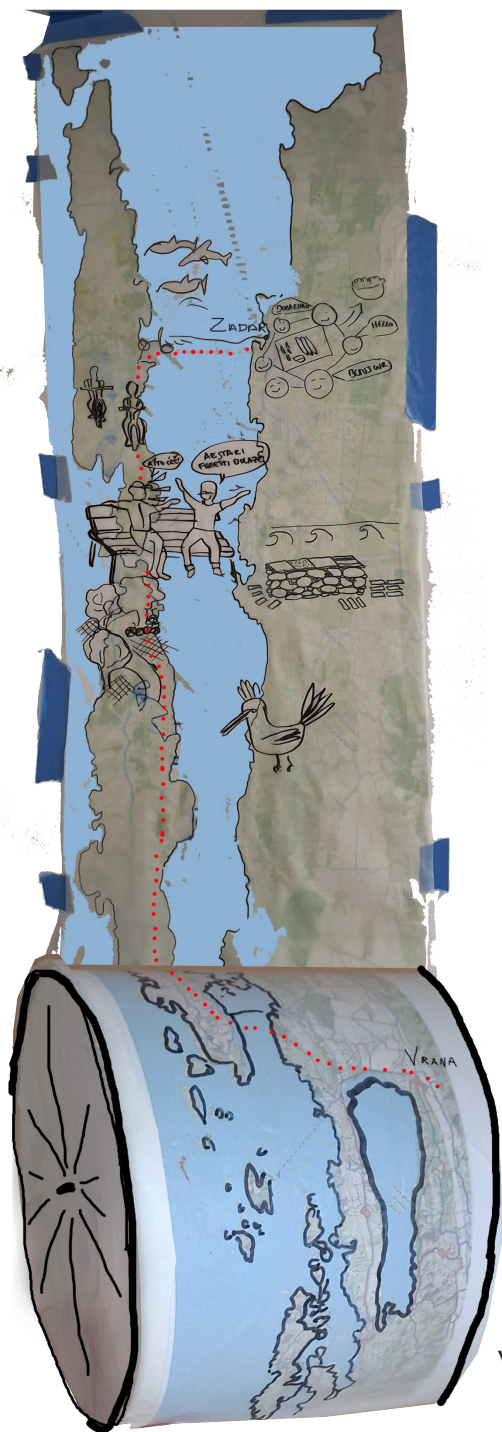
Carnet de paroles en balade (Vrana)

Paroles en balade sur le Village de Vrana
aux abords du lac Vransko Jezero en Croatie
d'après le spectacle
présenté en octobre 2025



impression : mars 2026

Cie du Théâtre des Chemins



Retrouvez le carnet de paroles en balade en version numérique et une géolocalisation des lectures afin de le lire en chemin.



www.theatredeschemins.org/altervia-multivoix-site



Les extraits de témoignages présentés dans ce carnet ont été recueillis par des étudiants et leurs professeurs (français, belges et croates) impliqués dans le processus de collectage et de création initiée par la Cie du Théâtre des Chemins. Ce recueil s'inscrit dans une démarche d'immersion consciente et sensible au sein du paysage, à travers des voyages à vélo ou à pied. Ces rencontres ont eu lieu dans différents lieux, de Zadar aux îles d'Ugljan et de Pašman, en passant par Biograd, Pakoštane, le parc naturel du lac de Vrana et les villages de Vranu et Radašinovce.

Arrivés à Vrana, les étudiants ont poursuivi leurs rencontres avec les habitants à la découverte de leur environnement et de leurs modes de vie, à travers des conversations et des entretiens enregistrés. Ils ont appris également à connaître le climat, notamment la bora (« Bora », c'est le vent qu'il faut apprivoiser, surtout quand on est à vélo ! Il a soufflé cette année de mars à début avril), les eaux et les marais du lac de Vrana, la pierre et le soleil. Ils ont fait la connaissance des sources, des sommets, de la garrigue, des champs, des ânes, des chèvres, des chiens et des oiseaux. Ils ont entendu de nombreux récits sur la vie, le travail, l'enfance, des chansons d'amour, ils ont aussi recueilli des histoires de guerre et de mort mais les gens leur ont dit qu'elles faisaient, elles aussi, parties intégrantes de l'existence...



Ce travail a été relayé avec nouveau groupe mélangeant anciens participants et nouveaux participants pour créer à Vrana un spectacle sous la direction de la Cie du Théâtre des Chemins. Un travail qui a conduit les participants à arpenter, à errer, et à se perdre sur les sentiers des chèvres au rythme du vent : certains parlaient, d'autres jouaient et chantaient, tandis que d'autres encore créaient des lanternes tournantes. Autour de cette alchimie créative, ils se préparaient pour le jour J.

Le 11 octobre 2025, le spectacle a été joué le même jour, devant un large public, sous deux formats différents : l'un itinérant, l'autre plus classique avec la mise en place d'une scène et des performances en coulisses, mêlant théâtre, danse et chant, et art visuel, le tout sur le toit de la maison de Paki et Marja, avec vue surplombante sur le lac Vransko Jezero.



L'expérience fut inoubliable et unique, mais les mots sont consignés dans ce livret pour que vous puissiez, vous aussi, la revivre. Parcourez les sentiers, sentez le vent et écoutez les oiseaux, laissez-vous toucher par les nombreuses voix qui résonnent en ce lieu, criez ces paroles à pleins poumons ou, tout simplement, racontez-les avec passion. Les pages que vous tenez entre vos mains servent à cela.

Norma Fressel



Sommaire des escales

| | |
|---|-------|
| Vrana, ou le secret du char doré... | p. 9 |
| Le bak, la garrigue, Ici, on y garde les moutons, mais pas que ! | p. 13 |
| La pêche et l'agriculture ou les pouvoirs insoupçonnés du trident | p. 21 |
| Le lac de Vransko Jezero ou comment on devient capitaine. | p. 29 |
| Histoire de Pakostané, le Club Med comme nouvelle ressource | p. 37 |
| Baba Dora, et autres croyances populaires | p. 43 |
| Vrana, Ou la ligne de front | p. 51 |
| La Vie, histoires intimes et récit commun | p. 57 |
| Le chant, dans toutes les occasions | p. 65 |
| Chanter et Bêcher | p. 71 |
| ... | |
| Se "ressourcer" pour imaginer l'avenir | p. 75 |



Vrana, ou le secret du char doré...





***Village de Vrana, ton histoire est connue,
depuis l'époque des chevaliers templiers.***

***Ô notre glorieux ban Paližina,
pour toi, la ville de Vrana est la plus chère.***

***Oui, Village de Vrana, jadis on t'appelait
une ville, tes forteresses subsistent encore
aujourd'hui.***

***Les Turcs ont construit le han turque
le bey Mašković était originaire de Vrana.***

***Village de Vrana, tu es plus beau qu'une
ville, tes vallées jalonnées de vignobles***

M.I. Dans la vieille ville, il y avait un endroit où la couronne royale croate était conservée. Il y a eu de nombreuses batailles parce que les musulmans y ont attaqué les chrétiens. On nous a dit que certaines personnes ont fait un pèlerinage à Jérusalem et les auraient poursuivis, comme des chevaliers ! Ils auraient même trouvé un char d'or, qu'ils auraient enterré près du château. Certains disent que c'est près de Han et qu'il est entouré de serpents. Avec mon frère et un ami, nous sommes allés à sa recherche là-bas mais nous ne l'avons pas trouvé... Là-bas, on est tombé sur un homme, on a pensé que c'était un chasseur alors nous avons pris la fuite. Mon père m'a dit qu'il y avait un rocher qui était incliné et qu'il y avait un char doré en dessous, certains disent qu'il est près de Han, certains disent qu'il est près de Gradina, on le cherche encore aujourd'hui !

A.J. Le fief de Vrana, dont le seigneur était Borelli était le plus grand fief de Dalmatie, sous la République de Venise. On donnait des fiefs à des nobles, mais ils étaient souvent de petites tailles, de simples villages.



Alors que celui-ci, il comprenait des villages allant de Banjevci, Radašinovci, Vrana, tout le lac, une partie de Pakoštane, une partie de Biograd, Sveti Filip i Jakov, Turanj, et il allait même jusqu'à Sikovo (...)

Oui, le fief de Vrana, c'est un immense territoire ! Et quand il a reçu l'investiture pour la première fois, c'était vers le milieu du XVIIIe siècle. Ce seigneur a eu pour mission d'assécher le marais de Vrana, c'est lui qui dirigeait le projet. (...) Et pendant les périodes de paix, les Borelli ont de nouveau installé des gens ici, souvent des gens qui venaient des régions voisines comme Bukovica, Ravni Kotari.

K.R. Quand les Turcs sont partis d'en bas, nous, on est descendus d'en haut. Moi, j'fais dans l'histoire. Eh, tu comprends. Et... nous, on est arrivés après les Turcs, les gens de Pakoštane vivaient ici, eux ils ont fui les Turcs en bas et... nous tous, on est venus, on est tous venus, tu vois, de la direction de Bosnie, Bukovica, de là-haut...





Le bak, la garrigue
ici, on y garde les moutons, mais pas que !



Une habitante sort de chez elle :

M.G. : Ah, c'est ça. C'est vous les visiteurs ? Alors les visiteurs, souvent, ils montent par là vers le bak. On appelle ça bak, là-haut, la colline de garrigue.

L.H. (participant français) : Ah, « bak » ? Et qu'est-ce qu'il y a là-haut ?

M.G. : Tu as comme une vue sur les plaines, là... C'est là qu'ils vont les visiteurs, ils se promènent par là.

L.H. : Vous y alliez aussi ?

M.G. : Oui, j'y allais, cueillir l'immortelle.

M.G. Nous avons tout ce qu'il faut, ici : des poules, des œufs, et de l'agneau. Toute ma vie, j'ai eu une vache aussi. Au début, quand je suis arrivée, on avait un cheval. Et puis en 86-87 on a acheté un tracteur, alors on a vendu le cheval. J'avais toujours gardé la vache, et quand les touristes ont commencé à débarquer, on a aussi vendu la vache ! Avant, je trayais et je vendais le fromage blanc.

I.J. Et nous, on avait des moutons, et des chèvres, et du lait aigre, et du *varenika*, on appelait ça comme ça, le lait qui n'était pas aigre. Et chaque matin, on se nourrissait de polenta et de choucroute. L'hiver de la choucroute et de la polenta, toujours de la polenta, et de la polenta ! L'été, il y avait du lait et de la polenta, toujours de la polenta. Ah, ce n'était pas comme maintenant ! La viande, qui avait déjà vu de la viande ? On ne savait pas ce que c'était... On gardait un cochon de 130-140 kilos pour nous huit. Ça, tu le manges en un clin d'œil !

S.T. Chaque maison avait une ou deux vaches, et quand c'était à votre tour, deux bergers menaient toujours les vaches et en étaient responsables. Quand les animaux revenaient, chaque vache savait où se trouvait sa maison, son étable, il suffisait alors d'entrer dans la maison pour l'attacher. Voilà ce qui me reste de l'enfance, (...), c'est que je n'ai pas eu d'enfance du tout. Juste du travail. Obligation après obligation, je ne suis pas le seul. Je n'ai vu la mer qu'à la puberté, je ne pouvais pas lutter contre l'autorité de mes parents. Non, c'était ça, il fallait respecter ses parents. (...) on ne pouvait pas dire non. Et mes parents vivaient uniquement de leur travail. Ils ne voulaient pas plus. Ils produisaient tout simplement. C'étaient des artistes, pour ainsi dire. Ils créaient et vivaient de cela. Tandis que les autres qui allaient travailler pour une entreprise, eux, ils travaillaient moins. Mes parents travaillaient surtout pour leurs propres besoins. Pour nos propres besoins, oui.



L.V. Oui, à partir de 7 ans les enfants gardaient les moutons, ils allaient à l'école aussi. Mais les moutons, c'était leur job à eux. On gardait vers le lac là. Et dans les champs là. Eh bien oui, on était toujours avec les moutons. On était dix enfants et on les gardait. Il n'y en a plus maintenant mais avant il y en avait beaucoup.

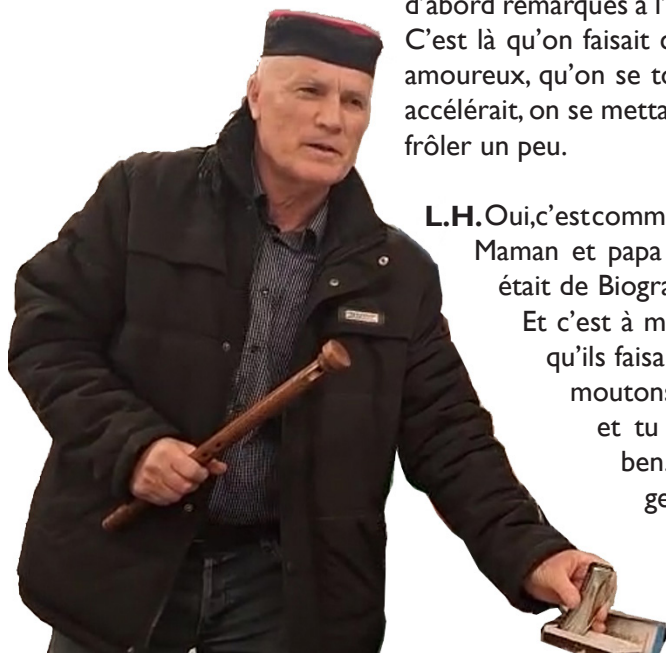
Alors, c'est vrai que les jeunes filles et jeunes hommes se rencontraient en gardant les bêtes ?

Homme de 90 ans : Oui, on allait garder les moutons... et on en profitait pour retrouver les filles, près du troupeau. Je me souviens, elle gardait les moutons. C'était la bergère, la čobanica, alors j'allais la voir. Je me souviens, Marko n'était pas encore né, mais il y avait les frères de Marko ! Je les revois tous les deux, comme ça, à garder les moutons en bas. Ils avaient 8–10 ans. Alors quand j'arrivais, et si elle n'était pas là, j'allais les trouver et je leur donnais des bonbons. Je leur disais : « Allez vite à la maison, que votre tante arrive. Je resterai avec les moutons. » Pour moi, c'est bien elle qui était importante, les moutons n'avaient pas d'importance ! Ça lui faisait plaisir, oui.

Femme de l'homme : Oui, j'étais contente... Nous étions du même village. Moi, j'aime qu'on soit du même endroit.

Homme 90 ans : Mais nous nous sommes d'abord remarqués à l'église en dansant le kolo (...) C'est là qu'on faisait connaissance, qu'on tombait amoureux, qu'on se touchait un peu... Quand ça accélérail, on se mettait par deux et on pouvait se frôler un peu.

L.H. Oui, c'est comme ça qu'on tombait amoureux. Maman et papa étaient bergers. Alors, elle, était de Biograd, et lui, était de Pakoštane. Et c'est à mi-chemin, vers Crvena Luka, qu'ils faisaient tous les deux paître les moutons. Ils étaient occupés à jouer et tu sais, quand on est distrait, ben... les moutons se mélangent ! Et puis là, tu sais plus qui est à qui !!!



Sviće Zora

Sviće zora, ja oran joj
A ja o-o-o-ora-a-n joj
Sviće zo-o-ra, ja o-o-o-ran joj

Gonia vraga di san odumio
Di sa mo-o-o-odu-u-mio
Gonia vra-a-ga di sa mo-o-o-dumio

Kuda prođem čobanice znaju
Čobani-i-i-ice-e znaju
Kuda pro-o-đem čobanice-e znaju

Zvuk svirale uvik me odaju
Uvik me-e-e-e o-o-daju
Zvuk svira-a-le uvik me-e-e odaju



Et alors la bergère – Maman - quand elle est revenue à la maison (...), il manquait deux moutons, deux moutons qui s'étaient perdus, ils étaient allés dans le troupeau de Papa. Et quand les moutons sont rentrés à la maison de Papa, grand-mère Šima, elle a dit : « Eh bien Frane, tu as ramené deux, trois moutons en plus ! À qui sont ces moutons ? » Eh oui, c'est ainsi que Papa et Maman se sont rencontrés !

Souvent, c'est quand on dansait le "kolo", la ronde, qu'on tombait amoureux. Après, celui qui tombait amoureux, il devait trouver quelqu'un pour aller consulter les parents de la jeune fille pour la demander en mariage. Fallait trouver qui irait chez les parents de cette fille, faire connaissance, voir où ils vivent.

On m'a raconté que pour Papa et Maman, que c'est mon oncle (le frère de Papa) qui y est allé. Mon oncle demande... Et où est Boja ? Ça a surpris ma grand mère (la mère de Boja) qui a dit : « Mais pourquoi veux-tu Boja ? Marko, eh bien tu es trop jeune pour ma Boja ! » Ben, lui, a répondu : « Euh non, non, je ne demande pas pour moi, je demande pour mon frère, l'aîné ! » Voilà, c'est toute l'histoire !





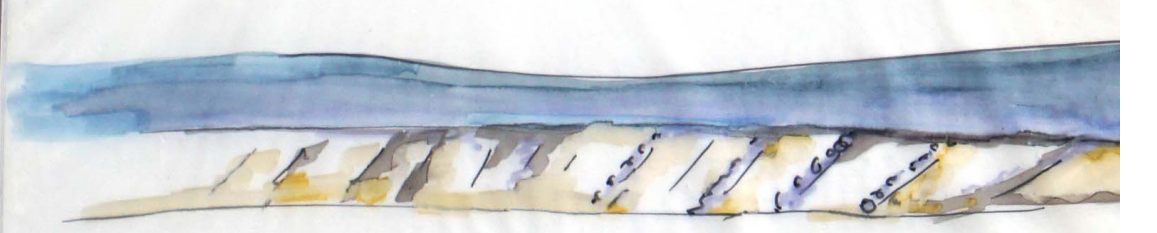
Po grmin'

"Dans les buissons"



La pêche et l'agriculture ou les pouvoirs insoupçonnés du trident





K.R. C'était ça, oui... Tu vois... moi, j'étais affamé et assoiffé, tu comprends... Ha ha ha, quand j'étais gamin, tout petit. Eh, tiens, regarde, le plus important, c'était d'avoir du maïs pour la pula - tu sais ce que c'est la pula ? La polenta. Eh, quand t'avais du pain et de la pula, t'étais le patron ! Eh, c'est ça qu'il fallait. Y avait pas une maison qui n'avait pas au moins 50 moutons. Et nous, tu vois, on avait 50 moutons et cinq vaches. Là, y avait deux à trois cents vaches qui paissaient dans le village, tu vois. C'était ça, la vie ! Que je te dise aussi, par exemple, là, après la Deuxième Guerre mondiale, y avait une coopérative dans chaque village. La coopérative, tu vois, elle rachetait la laine, elle rachetait... quoi d'autre... Ah et puis, y avait l'épicerie dans cette coopérative.

Eh, regarde, moi j'étais petit, j'allais à l'épicerie avec ma sœur. Ma sœur, elle est de 34. Tu pouvais juste prendre du pétrole, du pétrole pour les lampes à pétrole. Là-bas, tu pouvais prendre de l'huile, du sel et du sucre. À la coopérative, y avait plus rien d'autre.





Regarde, avant l'armée, moi, j'avais des chevaux.
Par exemple, moi, on m'appelait "le cocher", celui
qui était avec les chevaux. Eh, dans cette charrette, j'ai
dormi et traîné là-dedans plus qu'à la maison !

Y avait du boulot, tu vois, et y avait des gens pauvres qui
n'avaient ni cheval, ni bœuf. Tu vois la charrue là-bas ? Moi, j'ai
labouré avec, sur les bœufs et sur les chevaux. En 71, j'ai acheté un
tracteur. Le tout premier ici au village. J'étais dans l'agriculture, pour le
labour profond. Tu comprends ? Ensuite, j'ai pris ce système. En 73, j'ai acheté
une petite voiture et j'ai passé le permis de chauffeur. Et je te dis que j'étais
comme ça, tu vois, je me vante pas, mais je te dis juste comme c'était, eh (...)
Y avait rien d'autre que cette agriculture, tu vois. Et j'te dis, quand j'ai pris le
tracteur, y avait du monde ici. Un wagon entier de haricots verts, tu vois ? Les
mahunes croates. Moi, j'étais producteur.

Je pouvais trouver dix femmes ici pour bosser. Je leur labourais le champ avec
le tracteur, j'attachais, j'amenais, je ramenait. Tu comprends ? Et après, c'est
elles qui faisaient le boulot pour moi. Et à Split, j'allais vendre. Tu vois ? J'allais au
marché à Split, j'y suis allé peut-être dix ans d'affilée !





Après, je suis parti pour Rijeka, pendant toute la guerre, depuis 92, toute la guerre... Jusqu'en 97, j'allais à Zagreb. La salade, ça se vendait comme de l'or, mon Dieu. Moi, j'en vendais par wagon, pour Noël, un wagon de salades était vendu... Je vendais ça comme rien. Eh aujourd'hui, bon, l'oléiculture, c'est à peu près tout ce qu'il reste ici.

S.T. Personne n'aurait pu survivre que d'olives. Vous savez ce que disaient nos ancêtres : les olives n'ont jamais nourri un homme. C'était juste un complément. Mais les pommes de terre nourrissaient les gens, ça, oui, le bétail les nourrissait, mais l'huile... ce n'est qu'un ajout, un ajout au repas. Personne ne survivait uniquement avec de l'huile !

A.J. Moi je vais vous parler d'une période plus récente, je suis né en 1984. Je me souviens, nous emmenions les moutons paître près du lac, où ils ne pouvaient pas se sauver, et là-bas souvent on jouait au foot toute la journée. Et quand il n'y avait pas de camarades, je prenais une ligne de pêche très simple, faite avec une tige de roseau (...) un hameçon et un morceau de pain, et j'allais pêcher dans le canal. En face de moi se trouvait un homme avec cinq ou six cannes à pêche professionnelles. Ni lui ni moi n'attrapions quoi que ce soit. Rien... pendant longtemps. Puis soudain, j'ai une prise ! Un gros poisson, une carpe d'environ 2 kilos. Je l'ai sortie tant bien que mal avec mon simple matériel, et mon pote, de l'autre côté, il s'est mis en colère en lançant sa canne. Je lui demande pourquoi !? Il me dit : « Comment ça, pourquoi ? Regarde avec quel équipement primitif tu as attrapé ce poisson, alors que moi, j'ai mis tout mon pognon dans cette canne et j'ai rien choppé de toute la journée ! » je lui ai répondu : « J'y peux rien, moi ! »

Ieu m'en vau tà la vesina

Au cours des échanges culturels, un chant traditionnel occitan semé à Vrana

Ieu m'en vau tà la vesina
Per mi har guarir mon mau
M'i órdoña per medicina
D'i botar un gran de sau

Ieu m'en vau tà la vesina
Per mi har guarir mon mau
M'i órdoña per medicina
D'i botar una leituga

Lo gran de sau, que mi he mau
M'a heit escóser mon babau

La leituga que lo m'eishuga
L' artichau que me lo ten cau
Lo gran de sau, que mi he mau
M'a heit escóser mon babau

Refrain :

Ah, que mon babau m'escósa
Ah, que mon babau he mau X2

Refrain

Ieu m'en vau tà la vesina
Per mi har guarir mon mau
M'i órdoña per medicina
D'i botar un artichau

Ieu m'en vau tà la vesina
Per mi har guarir mon mau
M'i órdoña per medicina
D'i botar una caróta

L' artichau que me lo ten cau
Lo gran de sau, que mi he mau
M'a heit escóser mon babau

La caróta que me lo fróta
La leituga que lo m'eishuga
L' artichau que me lo ten cau
Lo gran de sau, que mi he mau
M'a heit escóser mon babau

Refrain





Maslina je majka,

Telle la mère, est l'olivier



a loza ljubavnica.

Telle la maîtresse, est la vigne





Le lac de Vransko Jezero

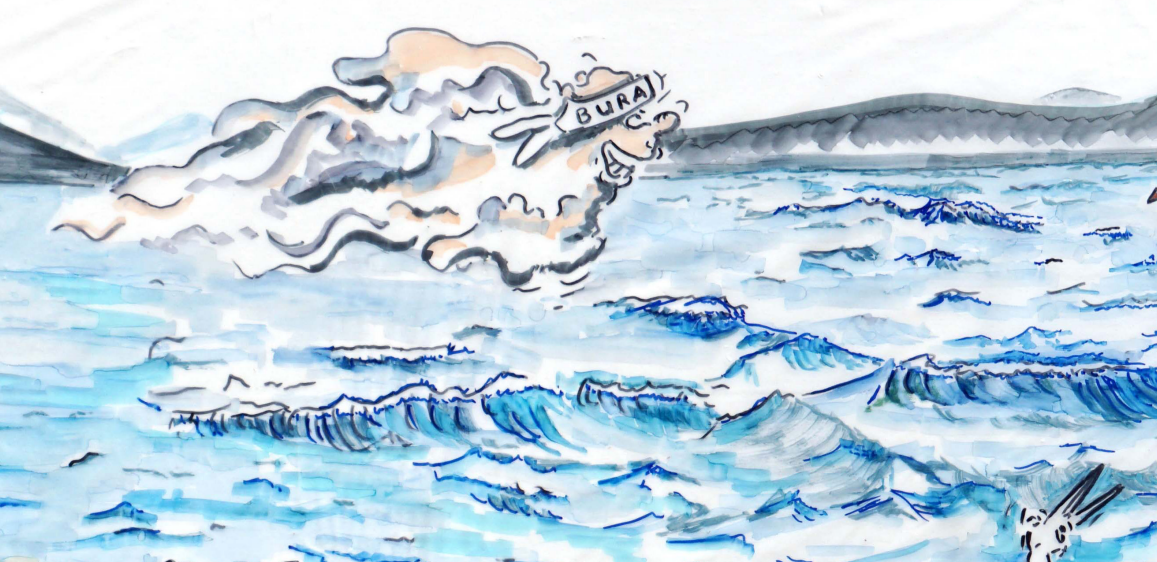
Ou comment devient-on capitaine ?



M.J. Eh bien moi aussi, j'ai grandi là-bas, au bord du lac Vrana. Pour vous dire la vérité, nous avons un grand champ là-haut. Et il était possible de vivre de cela jusqu'à la dernière guerre. Mais maintenant, il n'y a plus d'acheteurs. Tout est importé. Pour vous dire franchement, tout est importé. Plodine, puis d'autres commerces ... Avant, il y avait deux ou trois petites boutiques, et c'était suffisant jusqu'à l'arrivée du tourisme. (...) Quand j'étais plus jeune, on pouvait traverser tout le lac, mais aujourd'hui ce n'est plus possible. En général, je pêchais surtout des silures (somovi) et des anguilles (jegulje). Autrefois, on pouvait facilement attraper du poisson pour le déjeuner, aujourd'hui, ce n'est plus le cas. Tout est devenu industriel, tout s'achète. Il n'y a plus de glace sur le lac, ni de véritable hiver pour qu'il y ait plus autant de poissons qu'avant.



K.R. Mon grand-père il est né en 1870. Les anguilles, là ! C'était... tu pouvais en attraper autant que tu voulais, et c'est un poisson de qualité. Regarde, nous on pêchait ici, c'était comme ça, tu comprends, on avait des tridents, tu vois. Sainte mère, combien j'en ai attrapé, de ces carpes. En 1954, c'est là qu'ils ont amené les silures et les carpes ici. Avant ça, il n'y en avait pas. Il n'y avait que le mulot, ce poisson de mer ici dans le lac, ça c'était du bon poisson. Oui, mais il y avait aussi ici un garde-champêtre qui surveillait. Eh, combien de fois il m'a pris mon trident, tu sais. J'en ai attrapé un de seize kilos, une carpe, bon sang... Il y en avait un, "Čolak Petar", un garde champêtre, il disait: « Les petits bergers, ils se débrouillent avec le trident », il disait ! « Et avec le poisson ! »



I.J. On était quatre. On avait 11 ans. On allait en bas au lac. Et il y avait un... tronc, un long tronc, d'ici jusqu'au mur, et comme ça il avait des branches. Eh bien... De ce côté-là, nous on s'appelle *Krpinjari*, et de l'autre côté, on dit *Savić*, et *Brković*. Eh, donc arrive l'été, nous sommes encore des enfants. L'idée, c'est qu'on amène ce gros tronc de notre côté et qu'on puisse se jeter comme ça, la tête la première, pour la baignade. Bon Dieu, nous quatre, on s'y est mis. Ça allait pas, il coulait ! Allez, les deux petits, ouste, on les a fait fuir. Et mon autre pote là, il avait deux ans de plus. Et je me souviens de cette perche, il y en avait deux. On en a pris chacun une. Moi et lui. Et on poussait, deux mètres de hauteur, les perches ! On poussait, on poussait... C'était au-dessus de ce *šovar* (marécage). À un moment, on est arrivés à une clairière dans l'eau : un endroit où y a plus de roseaux, ou c'est clairsemé, et la bura, soufflait. La bura, c'est le vent du Nord, qui souffle méga fort. Et bein la bura nous emporte ! Il n'y a rien d'autre à faire, faut sauter ! Et moi je dis, de toute façon, on pensait descendre sur cette presqu'île, nous on l'appelle *škoj*. Mais la bura nous emportait.

Ça a duré de neuf heures le matin, jusqu'à environ trois heures de l'après-midi, ça soufflait, et ça soufflait ! Nous, on veut aller comme ça, mais non, bon Dieu, on va en travers. Et on est arrivés tout là-bas. Enfin, ouf, la bura s'arrête, il fait de nouveau *bonaca*, eau calme. En cinq minutes, ce vent se lève, le mistral, le vent du nord-ouest. Allez mon vieux, retourne d'où tu viens. Toute la journée. Et bon sang, là-bas, ils ont appelé papa. Il travaillait à la coopérative agricole de Vrana. Ils ont appelé, et, ce n'était pas comme maintenant avec les portables, il fallait y aller, au téléphone ! Aller quelque part, comme à la poste, et alors c'est qu'ils ont fait, et ils lui ont dit. Voilà, y a des pêcheurs qui arrivent vers moi ! Ils rament. (...)

Putain, maintenant on est dans la merde. Maintenant ils vont nous battre. (...) Moi devant, comme je pouvais, et lui derrière pur arriver plus vite qu'eux, et on est arrivés deux fois plus vite ! Nous arrivons au bord, zut, voilà les pêcheurs ! J'ai sauté. (...) Et je dis : « Ça va (...). Je vois le fond ». L'autre a sauté aussi, bon sang. Et je me suis tiré, vite fait, au bout du lac là-bas, j'ai attrapé deux carpes comme ça, facile à ces heures-là ! C'est vrai, quand on est rentré il faisait nuit, et grand-père s'inquiétait. J'ai dit : « Grand-père, voilà je t'ai apporté des carpes ! » « Que le diable t'emporte ! Est-ce que tu penses à nous ? Le mouron qu'on se faisait ! » C'étaient ses mots. Et c'est comme ça que ça s'est terminé.

Le matin on est revenus prêt du lac. On s'est levés, ces vieux étaient là, une dizaine de vieux qui voulaient savoir : « Eh, et raconte, toi, Gojko Brković, comment c'était ? Eh ! Comment c'était ? » Alors j'ai raconté : « Eh bien, un grand tronc de saule.... Il était assis derrière, j'étais devant. »

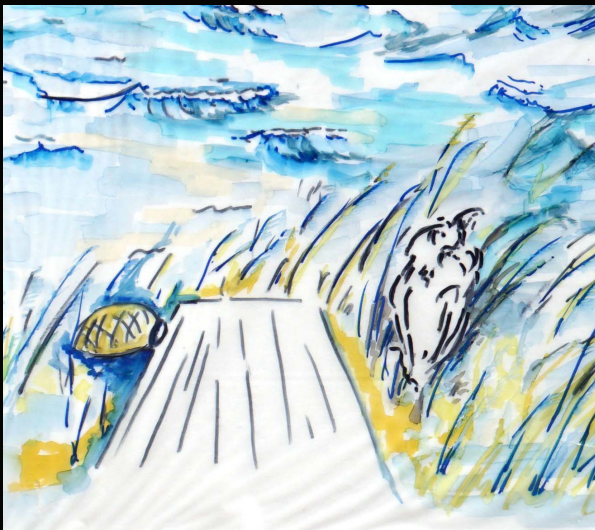
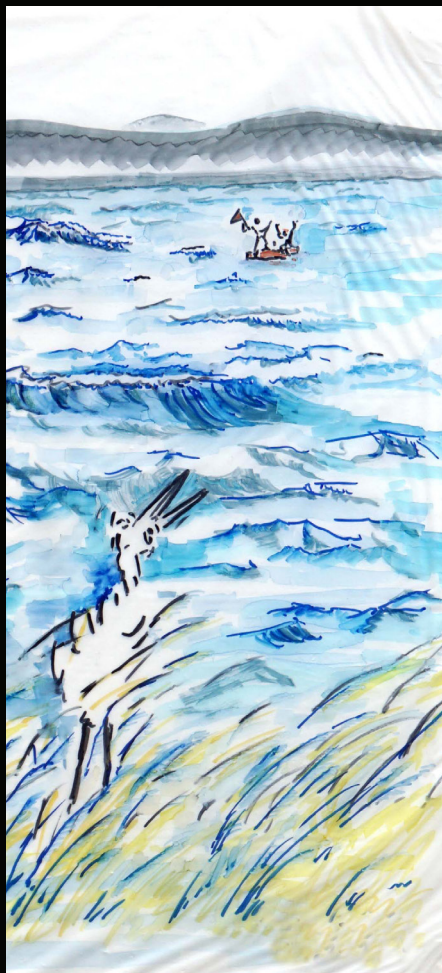
« Ah, toi tu étais le capitaine, et lui c'était *Noštromo*, le maître d'équipage ? C'est ça ? »





Kako je Mile postao Kapetan

Comment Mile est devenu le "Capitaine Mile"



Veslaj !

Retour au calme !



5

4.5

4.4m

4.4

Histoire de Pakostané

Le Club Med comme nouvelles ressources



A.J. La bura, on la sent partout de la même manière. Personnellement, je l'aime bien. On a beau s'habiller comme on veut, mais on la sent jusqu'aux os. On la ressent vraiment. Vous frissonnez, mais après ça, vous respirez à pleins poumons. Parce qu'elle purifie tout. On peut dire qu'il n'y a plus de bura comme avant, il n'y en a plus. Il y avait un vieux monsieur, (...) là-haut vers Maslenica, et on lui demande : « Elle vous a surpris la bura ? » et il répond : « Mais non ! Je l'attendais. Comment elle pourrait me surprendre ? Il n'y en a pas eu. Je l'attends tout le temps. » Donc, plus de bura comme autrefois. Le climat change, malheureusement.

Méfie-toi quand il y a la bura du Velebit et les filles moustachues.

M.J. J'ai une vieille maison là-haut, à Vrana. À l'époque, les Turcs nous y ont persécutés. Plus tard, ce sont eux qui ont commencé à appeler cet endroit Pako stanje (situation désordonnée), Naopako stanje (situation à l'envers), et c'est ainsi que le nom Pakoštane est né. Les Turcs ont régné ici pendant 300 ans. Ils nous ont laissé le han (caravansérail ottoman), et au-dessus du han se trouve la Gradina (ancienne forteresse). Les Turcs ont été présents ici très longtemps, et nous avons dû fuir Vrana pour venir nous installer à Pakoštane. Et c'est ainsi que les choses sont restées.

R.V. Oui, Pakoštane ça veut dire, pako stanje (dangereux état). Parce que quand les Turcs nous attaquaient, alors les nôtres, on fuyait sur les îles en bas. On a trois îles. Et puis nos gens, ils installaient des filets. Les chevaux, ils s'emmêlaient dans les filets et c'est comme ça qu'on empêchait de nous conquérir.

R.F. Jusqu'aux années 60, Pakoštane était un village purement agricole. Vous avez vu que le canal de Vrana est très riche, la terre est fertile et généreuse. Par exemple, ici, nous plantons des pommes de terre deux fois par an, au printemps et à l'automne. Peu de régions en Croatie ont cette possibilité. La viticulture et les oliviers ont toujours été très développés. Il y avait toujours de la nourriture, mais d'après ce que racontait ma mère, il n'y avait jamais d'argent. Ils pouvaient vivre, ils ne mouraient pas de faim, mais il n'y avait pas d'argent pour un autre type de développement. Cela a duré jusqu'à l'arrivée du Club Méditerranée.

Le Club Méditerranée de France a loué et obtenu une concession pour plusieurs années. Ils y ont ouvert un village de vacances ouvert l'été, qui a employé beaucoup d'habitants de Pakoštane et des environs. Ce qui est intéressant, c'est que le Club Méditerranée avait aussi des villages de vacances ouverts l'hiver, et les gens parlaient alors de Pakoštane pour aller travailler dans le monde. (...) Je connais beaucoup de gens qui sont partis en Roumanie, mais surtout en Suisse et en France. Mais également dans des destinations lointaines comme la Malaisie ou l'Indonésie, au point que nous avons même des belles-filles venant de ces régions. Le Club Méditerranée a donc connecté Pakoštane avec le monde entier. Il a apporté une nouvelle prospérité, une nouvelle stabilité, et c'est avec lui que le tourisme a réellement commencé à se développer. (...) Mais avec l'arrivée du Club et le départ des gens à l'étranger, les habitants se sont renforcés matériellement, ont commencé à investir dans leurs maisons, puis dans des maisons de vacances, et tout cela a mené à ce que nous avons aujourd'hui. Mais oui, on peut dire qu'avant le Club Med, Pakoštane était un village purement agricole.

V.S. Aujourd'hui, nous sommes le 4 avril. Ici, on appelle ça, *kvarantina*. 40 jours de ce temps. Il fera soleil et nuageux plusieurs fois. Pendant 40 jours il fera comme aujourd'hui. Un peu de pluie, de soleil, de nuages...

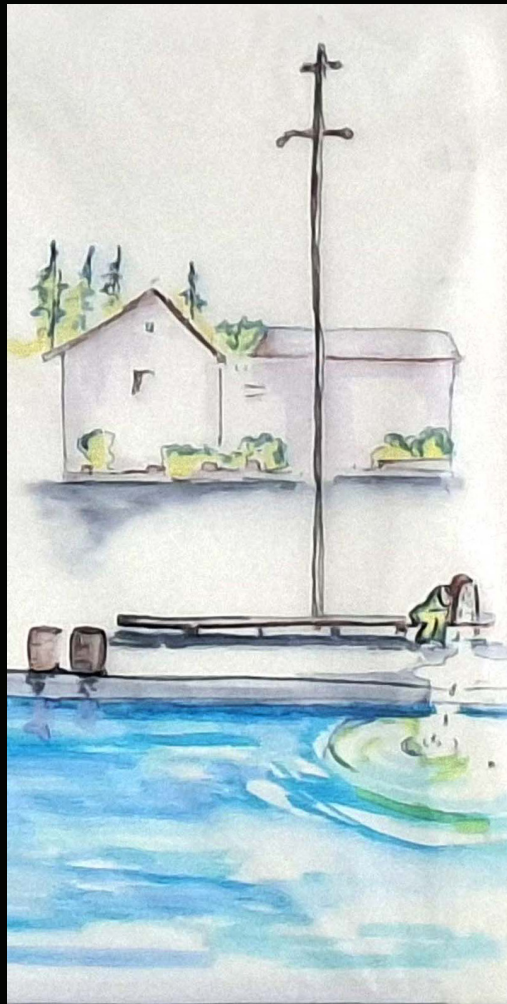
Lectrice qui s'adresse au public : « Je suis allé vérifier sur Google, cette année après le 4 avril, il a bien fait pendant 40 jours avec un peu de pluie, de soleil, de nuages. Alors si Google l'a dit c'est que c'est vrai non !? »





Ljetni sastanak

Rencontre d'été



Zimski rastanak

Séparation d'hiver



Baba Dora

et autres croyances populaires



Le climat était le même qu'aujourd'hui, chaleur estivale, des mois de juillet et d'août avec des températures élevées et aucune pluie de prévue en vue. Il n'y avait pas de système d'irrigation, donc on comptait sur ce que Dieu voulait bien donner. Et alors, comme toujours, les gens ont trouvé des moyens pour appeler ou provoquer la pluie. Chez nous, ce n'était pas une danse, mais une sorte de rituel : on habillait un homme avec un vêtement imperméable, et il allait de maison en maison, de porte en porte, en criant : « Prporuša, Prporuša, voici la Prporuša ! » Et les femmes, depuis la fenêtre ou depuis la porte, versaient un peu d'eau sur lui. On ne devait pas gaspiller d'eau, c'était juste symbolique. En même temps, elles récitaient ces vers : « Prporuša hodila, i Boga molila, da pošalje kišicu i zalije pšenicu, da umisim pogačicu i nahranim dječicu. » Ce qui signifie : « Prporuša est passée, elle a prié Dieu, d'envoyer un peu de pluie pour arroser le blé, que je puisse faire un petit pain et nourrir mes enfants. » Donc, la Prporuša, c'était cet homme déguisé en imperméable, qu'on arrosait avec de l'eau dans l'espoir d'attirer la pluie.

L.H. Parmi les croyances, il y a aussi entre Pakoštane et Drage, un lieu que l'on appelle Baba Dora. Alors, n'allez pas jusqu'à Baba Dora. Parce que là-bas à Baba Dora il y a comme ça de la terre rouge, comment dire, de la terre rouge, complètement à Bedenje, sur la côte, et alors il y a comme ça un petit trou. (...) Je ne pourrais même pas décrire à quoi ressemble Baba Dora. C'est une... comme une vieille grand-mère, et on en a toujours peur... Elle provoquait une sorte de terreur et de tremblement, pour que les enfants ne s'éloignent pas.

R.V. Oui, c'était une vieille femme, elle existait peut-être vraiment. Peut-être vivait-elle seule. Je me souviens. Oui, oui, maman disait qu'il ne fallait pas y aller. Parce qu'elle ne pouvait pas nous surveiller. Tous ces gosses ! Alors elle nous mettait ça dans la tête : « N'allez pas là-bas, là-bas il y a Baba Dora. Vous pouvez aller jusque-là, et pas plus loin. »

Il y avait un trou dans le remblai, c'était comme... ce n'est pas une grotte, mais c'est petit, enfoncé. Nous, on croyait qu'elle vivait là-bas. Tant que tu n'es pas allé là, pas de danger, mais plus loin, interdit !

Ta mère t'effrayait avec ça. Il ne fallait pas y aller, sinon Baba Dora t'attrapait.







Prporuša

Homme de la pluie !



Nova Agrokultura

Nouvelle agriculture

UberRain

UberRain



A.J. Enfant, on me faisait peur avec ce genre d'histoires. Mais moi, mes enfants, je ne cherche pas à leur faire peur. Ma grand-mère me racontait, les croyances se transmettaient de génération en génération, et elle me faisait peur. Tout ça n'existe plus mais je connais ces choses-là, c'est qu'on appelle chez nous *valanja* : les croyances. Les gens étaient ignorants, et ce sont des histoires anciennes datant d'avant le christianisme et elles ont survécu ici, parce qu'il n'y avait tout simplement pas d'autres sources d'information. Eh bien, chez nous, les gens avaient cette tendance génétique à vouloir nuire à leur voisin. Et créer du désordre. Donc, une des grandes pratiques, c'était d'enterrer un œuf. Et cet œuf, il ne fallait surtout pas le toucher, car c'était une sorte de sortilège. Une pelote de fil, par exemple, on la mettait obligatoirement sous le seuil de la porte.

C'était ça, la divination. Et sachant que presque tout le monde à l'époque voulait nuire à quelqu'un, on mettait ça là, et on disait : il n'aura plus d'enfants, ses moutons vont mourir, ce sera le chaos. Et puis, tout le monde allait chez un certain Đuro Valac, qui était populaire, et aussi chez une boulangère, pour chercher de l'aide. Et bien sûr, lui vous disait directement : « Va voir sous ton seuil s'il y a quelque chose. » Et vous rentriez à la maison, et là, vous trouviez une pelote de fil, et il disait : « Tu vois, j'avais raison, tu vas avoir des enfants sans problème. » Et si vous ne trouviez rien, vous retourniez, et vous lui disiez : « Écoute, Đuro, j'ai rien trouvé. » Et alors ces croyances reprenaient.

D.I. Concernant les sorcières et toutes les croyances, et celles complètement surnaturelles, et bien, pour moi, elles sont toutes des produits de l'église. Simplement parce que l'église cherchait à faire peur aux gens, et pour avoir un certain pouvoir, pour que les gens soient... calmes. C'est le diable, c'est le diable, c'est tout, et c'est tout ! Pour moi, ces croyances étaient simplement un produit de l'église. À l'époque communiste, les gens allaient surtout à l'église. Après le communisme, une certaine forme de liberté a été créée. Dans le passé, pour exprimer nos cultures nationales, on le faisait à travers l'église. C'était la seule occasion...





Vrana,

ou la ligne de front



L.V. J'étais dans l'armée, quatre ans. De Dubrovnik à Vukovar. Donc... Partout ! Les familles ont fui à Biograd. Ils étaient tous à Biograd. Ici c'était la première ligne de défense (...) sur la colline. Oui, et c'était la nuit. La ligne faisait 1000 mètres entre nous et les Tchetniks. De 1991 à 1995. Et il y avait toujours quelqu'un là-haut ? Oui, on a jamais abandonné. Ils venaient toujours là et ils ont tué deux de nos hommes. Donc il y a beaucoup de gens par position. Chaque position, un, deux perdus. S'ils viennent et si tu t'endors, ils t'égorgent.

G.S. Et moi, quand j'avais des congés, je venais ici... et j'allais à la guerre. Aujourd'hui, je prends des médicaments à cause de ça. Beaucoup de mes amis sont morts pendant la guerre, sous mes yeux. Quatre amis ont été tués. Une bombe les a frappés, moi j'ai réussi à m'échapper, mais eux sont morts. À ce moment-là, on a dit à mon fils aîné, qui travaillait alors comme jeune serveur dans un café, que j'étais mort. L'été, quand je venais, je devais les remplacer. Eux, ils étaient là tout l'hiver et se battaient.(...) C'est nous qui avons payé nos armes pendant la guerre, pour avoir de quoi nous défendre.

Odriši se barka

Odriši se barka-a od kraja
Odriši se ba-a-rka od kraja
Odriši se barka-a od kraja
Aj dragi se s dragom rastavia

Kad se stane barka-a kretati
Kad se stane ba-a-rka kretati
Kad se stane barka-a kretati
Moja draga stane plakati

Nemoj moja draga-a plakati
Nemoj moja dra-a-ga plakati
Nemoj moja draga-a plakati
Ja ću ti se opet vratiti

Štoj na serdcau mome-e i tvome
Štoj na serdcau mo-o-me i tvome
Štoj na serdcau mome-e i tvome
To ne kazuj draga nikome



D.I. Moi aussi, j'étais là pendant la guerre. Oui, je suis allé à la guerre à l'âge de 19 ans. Je suis allé à la guerre avec... sans aucune connaissance militaire. Eh bien, j'y suis allé volontairement. Je n'avais pas obligation, rien. Et il y a pas mal de cas de ce genre. C'est ainsi que la guerre a commencé. En 1991 j'avais 16-17 ans. Donc, je n'étais même pas encore adulte. J'ai rejoint à l'armée en 1993. (...) Quand vous voyez comment les gens souffrent, simplement, c'était : vous allez survivre ou vous ne survivrez pas. Non pas en tant qu'individu, mais en tant que nation. Je ne sais pas, je ne sais pas, il n'y avait pas de peur. J'ai plus peur aujourd'hui qu'à cette époque-là. Du point de vue de maintenant, quel imbécile j'étais ! Puis, après la guerre, quand tout passe... Du coup, c'était logique, j'y vais et c'est tout. Il n'y a rien de tel, je vais défendre ma nation. Oui, ça va et c'est tout. (...)



Lorsque la guerre a commencé en 1991, la population civile a été la première à partir pour quelques jours, c'était surtout vers Biograd. Comment tout le monde peut-il s'en sortir, comment peut-il s'en sortir ? Dès les premiers jours et après quatre ou cinq jours, tout le monde est revenu, sous les obus tout le temps, et notre première ligne était Bak Gori. Et oui, c'est juste là. Alors les animaux, les travaux aux champs, tout a continué. Tout a continué à se faire comme si de rien n'était, dès qu'on entendait qu'ils tiraient, on courait au sous-sol.

R.V. Quand quelqu'un mourait, le mort restait 24 heures dans la maison. Tu vois. On le mettait sur la table, et on lui attachait les pieds en bas. Les chaussettes, tout le monde sait. Et puis... On lui mettait un mouchoir dans la bouche, la tête attachée pour qu'elle ne parte pas... Et nous, gamins, on regardait ça, c'était normal. Jusqu'à ce que j'aie dix ans, peut-être. On allait encore chez les gens. Et la nuit, tout le monde se relayait pour le veiller. (...) La maison était vide. On enlevait tout, pour faire de la place. Chaque pièce devait se vider pour qu'on installe le mort, là. Il n'y avait pas de grande maison, pas de grands espaces. Et si tu n'étais pas prêt, si quelqu'un mourait chez toi et qu'on voyait la saleté sous le lit... tout de suite, ça jasant : « Regarde comme c'est sale, toute cette poussière ! » Maintenant ils l'emmènent tout de suite, ils l'emportent.

Une sœur est morte à quatre ans pendant la guerre. Très souvent, la mère ne pouvait même pas les accompagner... Je me souviens, on les portait comme ça, dans de petits langes, au cimetière. Ici, c'était toujours chauve (elle montre sa nuque) chez les bébés. Oui, c'est parce qu'ils restaient tout le temps couchés, jusqu'à ce qu'ils puissent se lever. Ici, tout ça du coup, c'était irrité, parce qu'ils bougeaient ainsi et sa frottait la tête. On disait souvent que les doigts pouvaient être mangés, le nez aussi. Les souris les attaquaient, parce qu'ils sentaient le lait pendant que les femmes devaient aller travailler aux champs, [elles ne pouvaient pas les surveiller], elles étaient obligées... Alors, l'infection se développait, et le bébé mourait, et alors on l'enveloppait...





La vie, histoires intimes et récit commun





K.R. Mon père, c'est une génération, je vais te décrire cette génération. Y avait pas un homme qui avait moins de six gosses. Regarde, mon père, il en avait dix. Sur les dix, six sont morts. Beaucoup d'enfants mouraient au début. Tu sais, il n'y avait pas de protection, pas ceci, pas cela.

G.S. Je me souviens d'une fois, mon père m'a dit: « Pourquoi tu ne dors pas avec ta femme ? » Et moi je lui dis : « Mais si, bien sûr que je dors avec elle ! » Et lui de me répondre : « Ta fille aînée a déjà quatre ans. » Moi : « Et alors ? » Et lui : « Il faut qu'un enfant naisse dans la famille tous les deux ans ! » Et moi, je lui dis : « On fait attention. » Et lui : « Qu'est-ce que ça veut dire faire attention ? »

K.R. En gros, c'était comme ça, (...), tant qu'une femme pouvait enfanter, elle enfantait. Que je te dise, y a une femme à Vrana qui a accouché de vingt-deux enfants, une autre en a eu dix-huit ! Voilà, c'est là, juste derrière, tu comprends ? Voilà, regarde, ça naissait et ça naissait, et ça mourait, personne faisait attention à ça...

R.V. Mais souvent quand on était malade, on allait à Perković. Là-bas, il y avait une célèbre « Peka ». C'était interdit d'aller la voir, donc c'est pour ça qu'on passait par des ruelles. On faisait des détours pour que personne ne nous voit entrer. Là-bas, il avait des images de saints et des prières. Ensuite, elle te conseillait. Par exemple, il y avait une sorte de menthe, une plante, et alors elle disait qu'on aidait avec ces herbes. Elle ne te donnait pas les herbes elle-même mais c'était sa fille à Zadar. Elle en avait pleins de cachées, alors il fallait aller chez elle le lendemain. Et elle te donnait une boisson à base de plantain, mâle, femelle, tout ça, des herbes. (...) Et certains disent que ça les a vraiment aidés. Il y a des gens qui y croient encore.





M.G. Quand je suis arrivée ici, il n'y avait pas d'eau. Non, on allait à la source, on avait des ânes, vous savez. (...) Le linge se lavait à la main, on avait aussi une machine à laver. Mais il fallait (...) que tu verses pour pouvoir laver. C'est comme ça que j'ai élevé mes enfants.

On était 13, il y avait mes trois enfants, deux de mon beau-frère. (...) Et quand il y a eu la guerre, on était ici. Et il y avait un grand lit dans cette chambre, pas un lit double, tous les enfants couchaient, tous les cinq, dans le lit ! Et moi, ici. Parce qu'on avait peur, tu sais. Grand-père et grand-mère, eux, couchaient dans la chambre du haut.

R.V. Ah, la belle-mère ! Les plus belles années de ma vie. De 17 ans et demi à 40 ans. Après, elle est morte à 80 ans. Oh, elle aimait bien lever le coude... Ha ha ha ! Et tu ne peux rien faire ! Non. Aujourd'hui, on réfléchit : « Est-ce qu'on va la mettre en maison de retraite ? » Mais nous, jamais on aurait pensé à ça, tu veux mettre une femme à la maison de retraite ? Quelle maison de retraite ? Il n'y en avait pas ! Pour la belle-mère ? Il fallait cuisiner, ranger... Mon mari avait 26 ans, moi... Ils ont signé pour moi, je n'avais même pas 18 ans, je ne savais même pas... Et je ne savais rien, je ne savais même pas à quoi ressemblait un homme. Ni en photo, ni en vrai. Ma mère faisait toujours attention à la décence. C'est notre truc, la « krijancija ». Ça veut dire... Il faut respecter l'ordre. Que tu ne dois pas te changer devant ton frère. Qu'il ne te voie pas. Aujourd'hui, on se déshabille devant tout le monde !

Ti si se falila

Ti si se falila
Ti i tvoja mati...i...
Da ću te uzesti
Za blago imati
Za blago imati
Da ću te uzesti
Za blago imati

Mati razglasila
A i tvoja ujna...a...
Da san te ja pita
Kod svetoga Dujma
Kod svetoga Dujma
Da san te ja pita
Kod svetoga Dujma

Kuma razlajala
A i tvoja teta...a...
Da san te zaruči
Na veliki petak
Na veliki petak
Da san te zaruči

More bit da prava
Žena si pomiri...i...
Ma nas glasti tvojih
Ne daju pomirit
Ne daju pomirit
Ma nas glasti tvojih
Ne daju pomirit

Ma čekat mi dugo
Dokle bis jin trne...e.
Dojdi dvoru mome
Nek se loza vrne
Nek se loza vrne
Dojdi dvoru mome
Nek se loza vrne



Et alors... il a fallu signer pour moi. Quand il m'a vue, il est venu, (...) lui, avec sa mère. Ils sont venus ici. Un jour, il a emmené ma sœur ailleurs, et moi, chez des cousins, rien que nous deux. Je ne savais pas ce qui m'attendait. Et en deux mois, j'étais enceinte, et voilà, tu es prise, tu lui appartiens. Je ne regrette pas, je dis ça, mais on m'a dit qu'il était plus âgé. (...). Et moi... c'est comme ça. Et ma mère... ça me faisait mal, ça me gênait, alors ma mère m'a emmenée à Zadar. Le docteur a dit : « Ta fille est enceinte. » Comme on était naïves, hein ! Mes parents ? Mais lui, il m'avait déjà demandé en mariage au deuxième mois (...), avec une fleur (cvić). Tout dans les règles. Il m'a donné une bague de fiançailles.

K.R. Et moi tu sais, je me suis marié à vingt-sept ans. Pour mon époque, j'avais déjà dépassé, j'étais à la limite, tu vois. (...). Maintenant, est-ce que j'étais négligent, est-ce que j'étais, je sais pas, j'avais, tu sais, quatre sœurs. Et je n'en avais pas besoin. Et ça, c'était comme ça, tu sais, elles me lavaient, me... nettoyaient, arrangeaient tout, j'avais tout normalement. Et, bon, quand elles se sont toutes mariées, c'est venu comme ça, mon pote, il fallait que je me marie. Il montre une photo. Et voilà, celle-là, c'est ma femme, et elle était la seule. Depuis l'âge de douze ans... elle était l'aînée chez son père. (...) Ils étaient pauvres (...) Eh, de Jagonja Donja, elle, sur un âne, elle emmenait les légumes à Biograd, à Benkovac aussi. Son père, c'est comme ça, son père était sans éducation, alors il mettait tout sur elle, la pauvre, tu comprends, qu'elle fasse ceci, qu'elle fasse cela, à dix, douze, treize ans, ceci, cela. Et comme ça, elle a tout commencé très tôt, et maintenant, elle est un peu malade, eh ! Et, comme ça, je l'ai remarquée, tu vois, qu'elle m'irait bien pour l'agriculture. Tu sais, quand même, eh, bon, une fois, on est allés prendre du blé à semer, tu sais. Eh, et comme ça, j'y suis allé avec ma charrette (...) et elle, sur l'âne, elle est venue prendre le blé, tu sais, pour semer. Et moi, là-bas, et tout ça, tu sais, je me rapprochais un peu et elle, elle souriait, un peu comme ça : « Eh voilà, tu vois, moi j'ai pas de charrette, j'ai nulle part où aller. » Et là, je vois, la pauvre, qu'est-ce qu'elle va faire ?



Napjev iz Vrane

chants de Vrana

*Kad zapiva moj dragi u zoru,
Zaljulja se Biograd na moru!*

*Češljam kosu pa je lipo slažem,
Dođi dragi jade da ti kažem!*

*Ja garava a lola mi plava,
Slažemo se ko cukar i kava!*

*Dođi dragi kad ti se ne nadam,
Pa da vidiš kako ti se vladam!
Dođi dragi dođi sričo svaka,
Za večeru bit će uštipaka!*





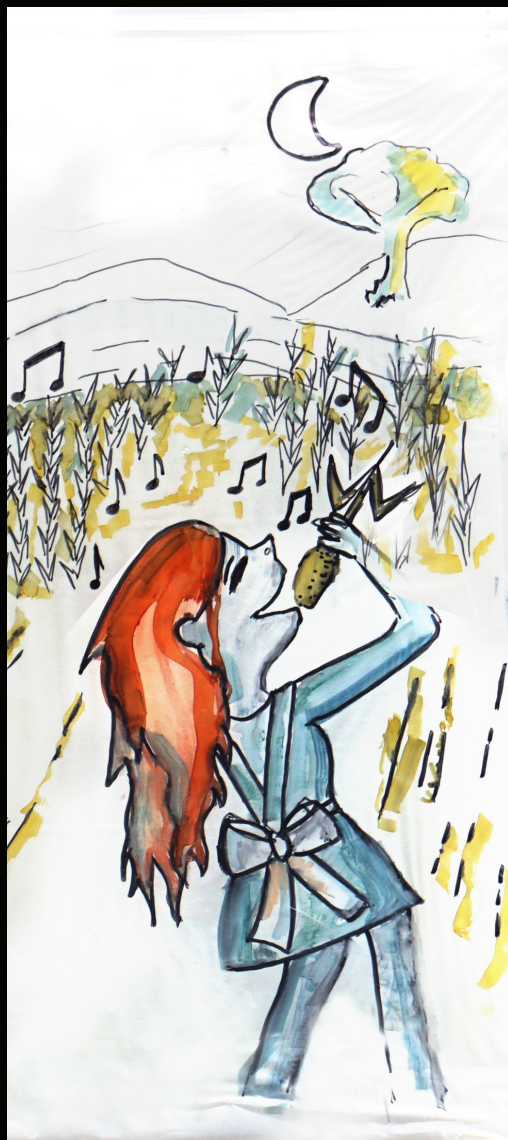


R.V. Je me souviens, ma mère chantait si fort qu'on pouvait l'entendre d'un bout à l'autre. Elle avait une voix forte, (...). Nous, on chantait quand on cueillait le maïs. Le maïs était ramassé dans les champs. Et puis à la maison, on le nettoyait. (...) On s'asseyait en cercle et on nettoyait les feuilles mortes, tu sais, les peljužine. Et puis là, on chantait. (...). Ensuite, quand on avait des machines, on nettoyait les épis du maïs. Ce qui restait, on l'appelait kukuružina. Puis, le grain restant, on le mettait dans la machine pour moudre. (...) c'était nous qui tournions la machine. Et ça devenait propre. Puis on cuisinait le maïs... Pendant qu'on nettoyait, on était bien assis. (...) On chantait tout. Chaque chanson que quelqu'un connaissait. On chantait toujours. Nos parents aussi étaient dans la pauvreté. (...) mais il y avait toujours du chant à la maison, il y avait toujours du monde, des gens qui venaient, et on chantait toujours.









Baš se uvik pivalo !

On chantait nuit et jour



Chanter et Bêcher



M.G. Et nous aussi ici à Vrana, on allait, les jeunes femmes... bêcher avec la houe. Tu chantes. Tu n'est pas fatiguée parce que tu chantes, tu lances des chansons, pour appeler ton chéri qu'il vienne. Ha ha ha !! On avait peut-être 14-15 ans, on gardait les moutons et on chantait "Viens mon chéri". Et notre voisin qui allait au lycée, il nous criait : Pourquoi vous chantez à tue-tête comme ça ? Qui va venir chez vous ? Où il est votre Chéri ? Ha, ha, ha !! C'étaient de telles expressions. De telles chansons. Eh oui, les aînés, ils étaient en haut, dans la forêt, ils gardaient les moutons (...). Et nous qui étions plus jeunes, on criait : « ils s'embrassent, ils s'embrassent ! »

Le garçon venait voir la fille. Qu'est-ce qu'on dit maintenant : « Oh les amoureux », c'est ça ? On dit plus qu'ils s'embrassent, ont dit qu'ils sont amoureux ! Il y avait aussi des filles enceintes, il y avait de tout. Il y avait... ça s'appelait "pogrmin" (dans les buissons). Tu vas garder les moutons, le garçon vient. Vous parlez, vous plaisantez. Vous n'êtes pas obligés de vous marier. C'était comme ça.



R.V. Mais on me l'a déjà dit... Jamais je ne pourrais revenir à cette époque. Nous étions heureux tous les jours. Comment dire ? C'était le bon temps pour nous. On allait partout (...) tu penses que ma mère attendait savoir si on allait venir manger ?? Nan, nous, on errait juste. On savait dans les champs où, quoi, ce qu'on pouvait cueillir. Où il y avait des racines, où il y avait des baies, où il y avait ce genre de ronces rouges, où il y avait des mûres. On y allait tout simplement. Pour nous, c'était comme... on était libres ! Sans... Oui, il y avait le châtaignier et le puits, aussi. Et l'eau, à 12 ans, on la portait dans un seau. (...) Là, si on n'apportait pas d'eau, 'tention ! Tu n'avais pas d'eau dans la maison, on était tellement nombreux, en plus ! Tu imagines, toute l'eau qu'il fallait pour laver la vaisselle, pour faire la lessive. Tu y allais toujours à l'eau, tout le temps ! À 12 ans, j'avais une petite brûlure. Il fallait soulever le seau... quoi qu'il en soit.

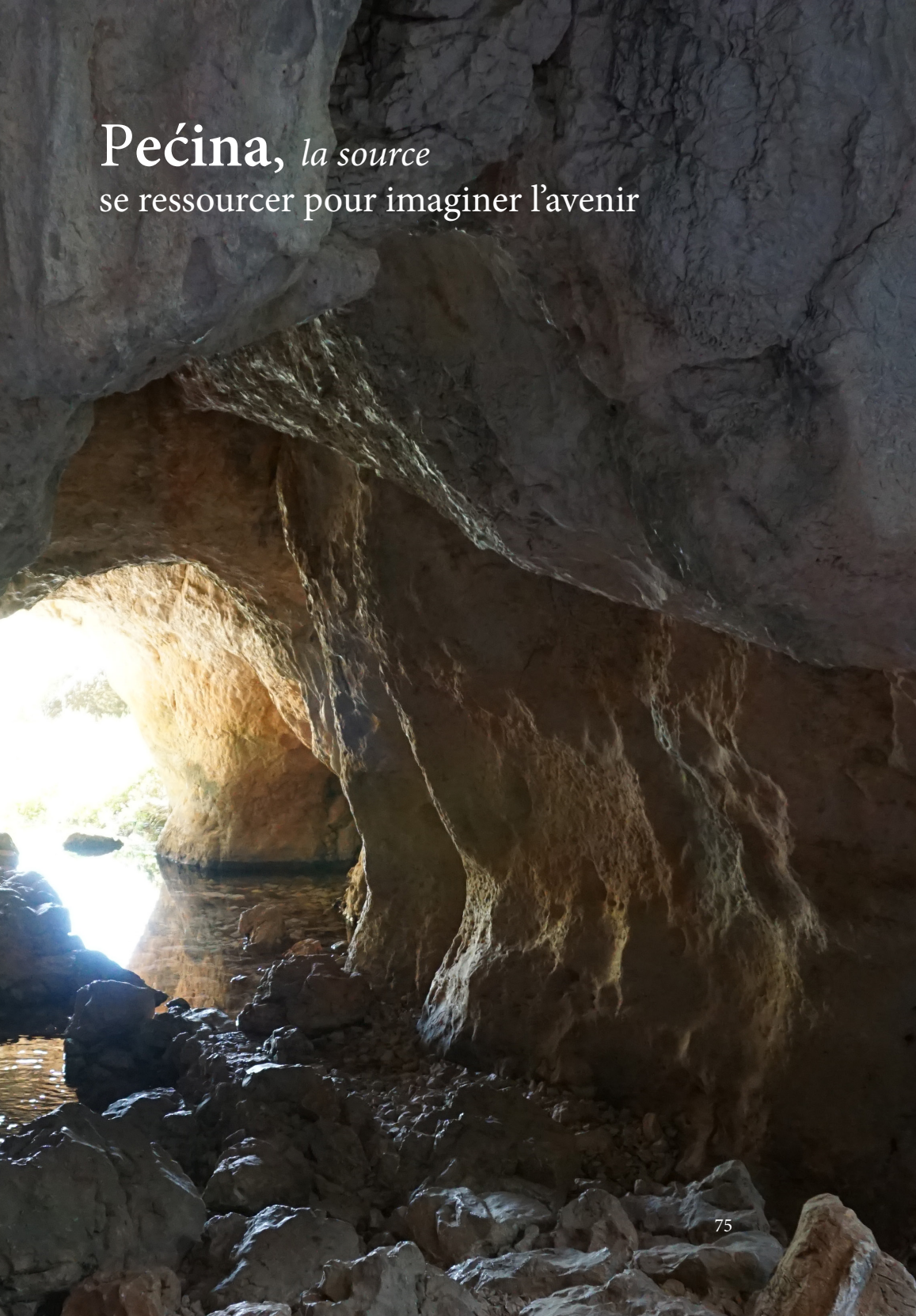




Veslaj!

Kako je Mile portaj...



The image shows the interior of a cave. The walls and ceiling are made of dark, textured rock. On the left side, there is a large, bright opening that leads to an outdoor area with greenery and a body of water. The floor of the cave is covered with dark, jagged rocks. The lighting is dramatic, with the bright light from the opening contrasting with the dark interior.

Pećina, *la source*
se ressourcer pour imaginer l'avenir



K.R. Eh, là-bas, il y a une source : Pećina. Chaque soir, quand les gens rentraient du travail, ils venaient là. Eh, alors, là, il y avait des histoires, des blagues. C'était... Mon Dieu. Eh, et les gens se rassemblaient dehors. Aujourd'hui, il n'y a plus personne ici. (...) Eh, ça a duré jusqu'à ce que la télévision arrive !

B.P. Aujourd'hui encore on se retrouve mais plutôt comme ça, chez les uns et les autres. Je vais chez ceux-ci, ceux-ci viennent chez moi. Puis je vais chez une amie, ils ont aussi leur cheminée. On fait griller quelque chose, sur le grill, on s'assoit en société, on est quelques-uns, ou en couples. Et comme ça le temps passe jusqu'à minuit, une heure.

Homme de 90 ans :

À la source, je me souviens on y amenait le bétail et c'était l'occasion de se retrouver. (...) Là, où il y a le petit ravin. Là, on jouait aux buće (jeu de boules) mais avec des pierres. On chantait, des chants paysans, et on jouait aussi à « kamena s ramena » (lancer la pierre de l'épaule). Une pierre d'une dizaine de kilos. Et on la lance comme une boule. Et c'est celui qui la lance le plus loin. Il n'y avait pas de ligne tracée, on dessinait nous-mêmes sur le sol.

On avait des "bukare", des récipients en bois. On puisait l'eau et on la versait dans les vučija. L'âne attendait en haut dehors, on l'attachait, sinon il partait. Puis on mettait les vučija sur l'âne. Deux sur les côtés et une au milieu. À la source, il y avait toujours deux, trois, cinq femmes qui venaient chercher de l'eau. Et elles racontaient des histoires. Pas tous les habitants du village venaient là, (...) parce qu'il y a d'autres sources. Dans chaque quartier, il y a une source. Trois en tout.



Il y avait la source Biba, chez Marija Šarić. Derrière chez elle, près de “La Grenouille”, cent mètres plus loin, juste à côté du chemin. Et dans l’autre quartier, à l’est, qu’on appelle Oton, il y a aussi une source. Ça jaillissait de la roche. On l’appelait “Vila”. Il y avait toujours de l’eau à boire. L’eau venait des montagnes, de Lika, je ne sais pas exactement... par la terre.

Pecina était meilleure que celle de Biba. Plus pure. Celle de Biba traversait la terre, elle devenait boueuse. Quand on versait dans un verre, il y avait un doigt de terre, alors ils faisaient bouillir. Mais la nôtre, celle de la grotte, était claire.

B.P. Je vais souvent à la source pour m’éclaircir les idées et c’est beau, le silence, la paix. Tu entends ce murmure du ruisseau là-bas, il y a ces petits oiseaux, c’est beau, magnifique, la paix de Dieu. Voilà. Et seule avec toi-même, tu es tranquille, personne ne te dérange, tu n’es pas surchargée et c’est ça. C’est la source de la grotte, il y a cette eau qui coule et c’est vraiment beau là-bas, pour que tu voies comme la nature est belle, magnifique.





A.J. Ma mère passe aussi du temps dans la nature. (...) Elle va dans les champs et cueille la chicorée amère, du fenouil sauvage et d'autres herbes pour faire le svakober. C'est un plat très sain. Mais je parie que toutes les jeunes mariées à Vrana, y compris ma femme, ne savent pas ce que c'est.

D'abord, parce que peu en mangent encore. Ensuite, il y a une grande coupure : en 15 à 20 ans, cette tradition de transmission s'est perdue. Les jeunes ne savent plus quelles plantes sont comestibles ou non. Ma grand-mère allait dans les champs, elle cueillait tout ça, elle l'a transmis à ma mère, mais ma mère ne l'a pas transmis à ma femme. Et maintenant, ça n'existe plus.

L.H. J'étais encore là-bas dimanche par là, en face du camping Crkvine. J'avais un sac, à boire, le portable, des cigarettes, j'ai pris des couteaux, des ciseaux pour couper, équipement complet, sac à dos, quatre heures. Mais je ne me suis pas arrêtée, il n'y a rien que je n'aie pas rapporté : escargots, pissenlits, asperges, plantes, c'est toujours des sacs.(...) Quatre heures ce n'est pas peu. Mais sans s'arrêter, sans m'asseoir quelque part .(...) L'ail sauvage. Je le cueille dehors et je le plante dans le jardin. Il a presque un goût différent de l'ail que j'achète à la coopérative agricole et que je plante. Maintenant je n'en achète plus du tout. Voilà comme ça, je viens, je cueille et je le plante dans le jardin un peu plus.

M.G. C'est pour moi comme une promenade jusqu'aux champs. Notre champ est proche. Et je fais tout à pied. Eh bien, c'est sain ! Je marche beaucoup. Et je travaille beaucoup. Et ça ne me dérange pas de travailler. On est allé un matin aux asperges, un matin à l'immortelle (...) Non, non, vraiment c'est facile de gagner de l'argent, à la campagne. Ah, je ne sais pas, personne ne veut travailler. Et tu sais, les gens... en ville, tu reçois ce petit salaire, tu dois te contenter un mois. Et ce n'est pas comme ça chez nous. Chez nous, l'argent se trouve.

D.I. Oui, l'agriculture sera toujours [maintenue] dans notre pays parce que (...), quand vous voyez que c'est difficile, les gens retournent à l'agriculture. Quand on voit que quelque chose commence et que ça a l'air un peu mieux, que ce soit l'industrie ou le tourisme, les gens fuient l'agriculture. Mais les gens retournent toujours à l'agriculture. C'est plus ou moins différent maintenant, mais tout dépendra de la météo.

Les figes et les olives sont les plus reconnaissantes, autant que vous leur donnez, elles donnent toujours plus. On peut dire que l'olivier et le figuier sont comme des sœurs(...). La vigne, elle, c'est autre chose. Elle exige des soins intenses et constants, de l'attention et du travail pour produire une bonne récolte, à l'image d'une amante exigeante ! Comme on le dit du contrastes entre oliviers et vignes, l'agriculture sera toujours là comme une mère, mais le tourisme ! Ah, le tourisme est une pluôt une « maîtresse », je dois dire ! Je construis une maison de vacances. (...) Je pense que maintenant j'en ai fini avec l'agriculture, au fur et à mesure que les années passent, je vais réduire l'agriculture et passer au tourisme. C'est beaucoup plus facile que l'agriculture. Mais dans le tourisme, vous dépendez beaucoup des autres pays, il y a trop de facteurs, alors c'est risqué.





L.V. Et oui, le tourisme ici (...) Ça a commencé il y a une quinzaine d'années, maintenant ça a pris de l'ampleur. Je pense que ça va continuer comme ça. S'il y a la paix. Si Trump ne vient pas tout mélanger. (...) Eh bien Trump, pour m'exprimer, il est coriace. S'il veut, il peut aussi diviser le monde.

D.I. Quoiqu'il arrive, Vrana sera toujours un endroit agréable à vivre. (...) Parce que les potentiels sont grands. L'agriculture s'appuiera sur le tourisme. Je pense que ce sont les deux branches qui sont les plus prometteuses, les plus fortes en ce moment.

B.P. Moi je trouve que les touristes sont vraiment des gens cultivés. Contrairement à nos gens. Bon sang. Ils savent saluer avec les voitures quand ils passent ! Et avec les vélos ! (...). Je le vois, parce que j'ai la route principale en haut et en bas. Tout converge par là. Ils passent, ils ralentissent, les gens se saluent gentiment, ils te saluent.

O.F. Ici à Vrana, la première chose, c'est la paix et le silence, contrairement aux autres villes des alentours. Ici, il y a beaucoup plus d'espace, on peut avoir des animaux. Quand les gens viennent en famille, avec leurs enfants, ils apprécient, se détendent et réalisent tout ce qu'un petit village peut offrir. Il y règne un grand calme. Tout le monde se connaît, on s'entraide. Si quelqu'un manque de quelque chose, il y a toujours quelqu'un pour aider. Il existe une vraie communauté, on est tous là les uns pour les autres. Les enfants vont chez les voisins quand les parents sont occupés. Tout le monde est détendu, respectueux. Les touristes pendant la saison ne me dérangent pas, j'aime quand ils viennent découvrir ce que j'appelle la vraie vie paisible. Tout se passe bien. Nouvelles personnes, nouvelles histoires, nouvelles cultures !

J'aurais aimé que mon grand-père m'apprenne son métier, qu'on ne soit pas partis d'ici, qu'on ait continué à vivre là, qu'on apprenne d'eux et qu'on progresse. Là, on a été un peu lésés ; je dois tout apprendre de zéro pour que, peut-être, mes enfants aient un minimum de connaissances de base et puissent aller plus loin. Et en même temps, il faut aussi suivre un peu la technologie, les tendances. Et au final, tout le monde ne vivra pas à la campagne s'il n'y a pas des conditions de vie adaptées à notre époque. J'apprends à mes enfants à vivre sainement, à bien se nourrir, à apprécier ce qu'ils ont, à améliorer les choses petit à petit. Plante un arbre, et tu auras un arbre. Mais pour qu'il pousse, il faut de la patience. Il y a des gens qui veulent planter aujourd'hui et avoir de l'ombre demain. Il faut redescendre un peu sur terre et rester normal. Moins de téléphone portable et plus de nature, ce serait bien. Parce que les portables, ils nous ont déjà bien trop envahis, même à la campagne, tout le monde en a un. Je pense que la vie ici peut être encore meilleure aujourd'hui qu'avant.





Pečina

Pečina, la source



Magare Jere Cestara

Lâne de Jere



Harmonika ?

Un harmonica ?



Pakijev san

Le rêve de Paki



Biseru

*Biseru južnoga mora, daj mi ljubav
Biseru južnoga mora, daj mi ljubav*

Refren:

*Ljubav je bol, na srcu mom
Ljubav je preteška bol
Ljubav je bol, na srcu mom
Ljubav je preteška bol*

*Ljubav nas veže i spaja, samo ljubav
Ljubav nas veže i spaja, samo ljubav*

Refren

*Na svitu ja nikog nemam, samo ljubav
Na svitu ja nikog nemam, samo ljubav*



Milane

Milane, Milane, volim te ja
Milane, Milane, volim te ja

Volim te ja, volim te ja
Voli te tvoja najmilija
Volim te ja, volim te ja
Voli te tvoja najmilija

Ti si pupoljak, a ja sam cvit
Ti si pupoljak, a ja sam cvit

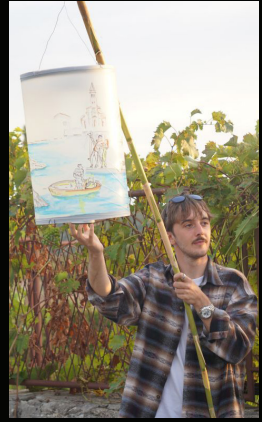
Ti si pupoljak, a ja sam cvit
Za tobom Milane gine cili svit
Ti si pupoljak, a ja sam cvit
Za tobom Milane gine cili svit

Dojdi mi Milane, čekam te ja
Dojdi mi Milane, čekam te ja

Čekam te ja, čekam te ja
Čeka te tvoja najvirnija
Čekam te ja, čekam te ja
Čeka te tvoja najvirnija









Remerciements

Merci à Josip et Marija Barišić d'avoir accueilli si chaleureusement la compagnie du Théâtre des Chemins et ses partenaires, et de nous avoir permis d'organiser chez eux une partie du spectacle.

Merci aux membres du KUD de Pakoštane, auprès desquels nous avons appris des chants locaux que nous avons interprétés avec joie.

Merci aux membres du KUD de Branimir pour le partage de leurs chants et de leur musique.

Merci à tous les habitants du quartier de Vransko Jezera qui ont pris le temps de nous rencontrer.

Merci à Laura Filipović, qui a su être plus qu'une interprète dans nos diverses quêtes de rencontres.

Ce recueil est l'une des activités du projet Altervia Multivox, financé par le programme Erasmus+.



Coordination artistique, compilation des textes :

Raphaël Faure, avec l'aide de Laura Filipović.

Conception, mise en page, illustration : Gentiane Désveaux.

Interprètes (lectures) : Laura Filipović, Lana Tomašević, Gabrijela Martinić, Ema Pintarić, Marija Spajić.

Interprètes (pantomimes): Ivelina Ivanova, Raphaël Faure, Anaëlle Abrial, Pierre Bornand, Nicolas Simonoff.

Interprètes (chants): Frédéric Vannoucci, Duvignaud Marion, Raphaël Faure, Ivelina Ivanova, Gentiane Désveaux, Dora Šmit, Millie Gioia, César Viricel, Mia Gabelica.

Création des lampions : Gentiane Désveaux, Victoria Coupat, Fanch Binet, Nawel Zarhouni, Laura Belde, Ivona Papac.

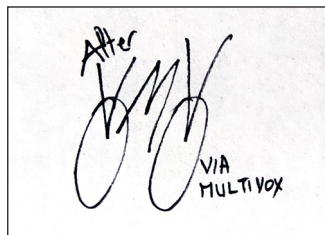
Logistique : Norma Fressel, Ivana Štulina, Marija Kragić, Catherine Veillon, Tony Vrankulj, Joseph i Maria Barišić.

Recueil des témoignages des habitants et traduction

(avec le soutien des professeurs Marina Šišak et Marija Spajić, Mario Katić et Danijela Birt Katić) :

Laura Filipović, Laura Laura Melvan, Ana Zirojević, Nikolina Šapina, Ivana Rašica, Tea Pavičić, Dora Šmit, Lucija Hrehorović, Karla Kalauz, Gabrijela Martinić, Rebecca Hynes, Norma Fressel, Ivana Štulina, Marija Spajić, Marina Šišak, Mathilde Roubin, Albane Morel, Milie Gioia, Ingrid Poncet, Lilian Benenati, Fleurine Bruyere, Justine Pataa, Rachel Brahy, Nawel Zarhouni, Pietro Varrasso, Catherine Veillon, Frédéric Vannoucci, Raphaël Faure et Gentiane Désveaux.

Paroles d'habitants recueillies en avril 2025,
Représentation en rando spectacle donnée en octobre 2025.



Pakoštane

© Altervia Multivox. Cie du Théâtre des Chemins.

Partenaires du projet :

Parc naturel Vransko jezero, Laboratoire d'Anthropologie Sociale et Culturelle (LASC) et Maison des sciences de l'homme de l'Université de Liège, Université de Zadar, Lycée agricole George Sand.



University of Zadar
 Universitas Studiorum
 Zadaritina | 1960 | 2007



VRANSKO JEZERO
 Park prirode
 Nature Park



Cofinancé par le
 programme Erasmus+
 de l'Union européenne



Éditeur : Trib'alt / Cie du Théâtre des Chemins / Ardèche

Prix : 5 €

Imprimeur : ABP Images services

ISBN : 978-2-9583472-3-9

Dépôt légal : mars 2026



After
VIA
MULTI VOX